

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 42 (2005)
Heft: 1655

Artikel: La terre en l'air
Autor: Faes, Carole
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1013618>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rhinocéros et poissons rouges: ménageries du désespoir

Les héros mélancoliques de Bernard Comment et de Claude Delarue arborent leur mal de vivre, l'un en investissant ses gains de hasard dans l'achat de poissons ruineux, l'autre en risquant sa réputation d'expert dans le lâcher sauvage d'un rhinocéros virtuel.

On entre dans le roman de Bernard Comment comme dans un torrent. Cette prose roule, à coups de ruptures ou glissements d'associations d'idées, un flux de conscience d'emblée porteur des thèmes majeurs du livre: la fascination du narrateur pour les couleurs de la mort - la teinte bleutée du visage de son ami Charles, suicidé au cyanure, la blancheur mortelle d'Agathe, disparue en montagne, les débris sanglants de Paule, drapeau tragique et dérisoire; l'impossibilité de manifester ses sentiments, proche de l'autisme; la peur phobique de l'asymétrie - réflexe vital dans son métier de grutier, où stabilité est synonyme de sécurité; rituel au poker qui privilégie les paires; choix affectifs, car les amis et les femmes de ce héros sans nom et sans visage vont invariablement par deux: Robert surgit à la mort de Charles et devient un autre lui-même; Paule est entrée dans sa vie pour remplacer Agathe, ce qui ne lui a pas évité une mort violente que le narrateur ne parvient pas à se pardonner.

Promis à un bel avenir scientifique, il a tout abandonné pour devenir grutier. Dans sa cage vitrée, à quarante mètres du sol, il est «heureux» comme «un poisson hors de l'eau». Après ses heures de chantier, il joue au poker et dépense l'argent gagné en achat de poissons exotiques dont il garnit un énorme aquarium. Les poissons sont de mœurs cruelles, ils se dévorent entre eux ou crèvent de façon mystérieuse, sorte d'illustration microcosmique du monde des humains. Après la mort du dernier poisson, et un bain lustral dans l'aquarium définitivement vidé de ses occupants, le héros prend la décision de quitter la Suisse.

Robert, rencontré au buffet de la gare de Cornavin, est lui aussi en rupture: maître saucier renommé à Paris, mais désormais supplanté par de «petits marmitons bardés de leurs certitudes», il choisit de suivre le narrateur. Il devient alors le cuisinier attiré d'un modeste hôtel du Jura. Mais son passé ne le lâche pas et il décide de disparaître après avoir accommodé son dernier repas.

D'une facture plus classique, le gros roman de Claude Delarue alterne, chapitre après chapitre, le récit-il centré sur Cesare Saba, vrai marin et faux poète, et le récit-je, porté par la voix de Samuel, peintre raté et faussaire de génie, sans oublier Youri Malaspina, véritable escroc et faux génie musical. Le livre se construit ainsi sur deux axes, le principe de déplaisir, colonne vertébrale des principaux personnages, tous habités par une «sereine désespérance», et la thématique du vrai et du faux.

Pour redresser des finances en perdition, Malaspina et sa maîtresse, la Contessa Imogène McLean de Monfalcone, imaginent d'exploiter le masochisme inhérent à la nature humaine en créant sur la côte dalmate des lieux de villégiature calqués sur le modèle des camps de concentration. Les touristes paient très cher le douloureux plaisir d'être traités en sous-hommes, assoiffés, affamés et torturés. Samuel de son côté est encore très amoureux d'Imogène, dont il a été l'amant dix ans auparavant. Mais son perpétuel désir de se nuire l'empêchera toujours d'être heureux. Et quand il s'agit, en sa qualité d'expert mondialement reconnu, d'authentifier une gravure de Dürer représentant le fameux rhinocéros, il déclare que c'est un faux, mensonge dont l'animal se venge instantanément en couvrant la vieille ville de Genève de monstrueux excréments.

Ces deux romans, d'auteurs suisses régulièrement publiés en France, se déroulent dans des décors qui font la part belle à leur patrie d'origine, «ce pays de neurasthéniques congénitaux» (*La Comtesse dalmate*, p. 259). Leurs héros mélancoliques se ressemblent; mais, si le collectionneur de poissons rouges nous touche par son côté faible et contemplatif, Samuel, lui, est animé d'une énergie autodestructrice fascinante et d'un ravageur humour noir.

Catherine Dubuis

La terre en l'air

Les photographies aériennes sont à la mode. Les images «vu du ciel» abondent que se soit dans de beaux livres ou en cartes postales. Pourtant, l'exposition *Vol dans le passé*, présentée actuellement au Musée national à Zurich jusqu'au 13 septembre, évite aussi bien l'anecdote sur la vie quotidienne que l'illustration de phénomènes naturels exotiques. Les quelque trois cent photographies de Georg Gerster, né en 1928 à Winterthur, captivent au contraire par leur apparente abstraction. En sélectionnant uniquement les images de sites archéologiques parmi les trois mille réalisées par ce pionnier de la photographie aérienne, Charlotte Trümpler, curatrice au Ruhrlandmuseum à Essen où l'exposition a initialement été montée, a vu juste. Les images sont d'autant plus fascinantes qu'elles ne jouent pas sur la proximité affective mais sur l'étrangeté du point de vue offert sur des édifices souvent imposants. L'unité thématique combinée à l'usage d'un format unique et à la prise de vue inhabituelle force le regard à se focaliser sur les formes créées par les monuments, les routes et les paysages. La beauté abstraite de ces constructions géométriques émerveille. Il faut saluer cette première présentation d'envergure de l'oeuvre de Georg Gerster surtout connu pour ses vues des Alpes qui ont marqué l'identité visuelle de Swissair pendant vingt ans.

Le deuxième volet de cet hommage, curieusement intitulé *La Suisse souterraine* est plus discutable. A la demande du Musée national, Gerster a photographié deux sites archéologiques ou historiques de chacun des 26 cantons. Le lien entre les vues aériennes à l'esthétique très travaillée et celles utilisées comme méthode importante de prospective archéologique est certes intéressant mais il échappe complètement au visiteur. Installé dans une salle distincte, notre héritage national fait bien pâle figure à côté des sites en grande partie classés au patrimoine culturel mondial! Reste l'impression qu'il a fallu justifier par un ajout helvétique correct une exposition qui n'en avait aucun besoin.

cf

Bernard Comment, *Un poisson hors de l'eau*, Paris, Seuil, 2004.

Claude Delarue, *La Comtesse dalmate et le principe de déplaisir*, Paris, Fayard, 2004.